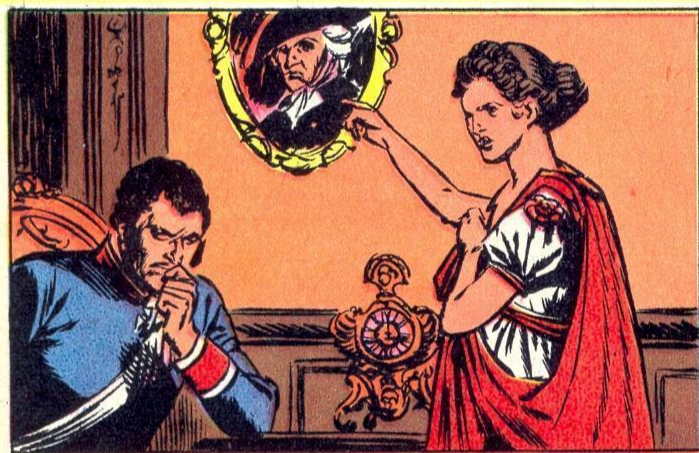


L'AIGLE AU ZENITH!...

WILLIAM PITT était mort, mais son âme vivait toujours. Elle vivait dans l'esprit des Anglais. L'Angleterre ne déposera pas les armes tant que Napoléon ne sera pas abattu, tant que l'équilibre européen ne sera pas rétabli. Et tout d'abord, elle reforma contre la France une coalition. Une quatrième ? Eh ! oui, il y en aura six ! L'Autriche était hors de combat. Tant pis ! On s'en passerait. Restait la Russie. Et puis, il y avait la Prusse...

3. — EYLAU

RESTAIT la Russie ! Napoléon affronta les Russes le 8 février 1807 dans la plaine d'Eylau, au milieu d'une affreuse tempête de neige. Ce fut terrible. Un moment les cosaques atteignaient le cimetière où se trouvait l'empereur. Celui-ci dit à Murat : « Vastu nous laisser manger par ces gens ? » Murat fit alors une charge épique : quatre-vingts escadrons au galop ; lui en tête, seul, sans selle, hurlant et cravachant l'ennemi. Le champ de bataille fut balayé. Total : vingt-cinq mille hommes hors de combat. Et la Russie n'était pas vaincue ! Elle le sera seulement le 14 juin, quand elle aura subi une vraie défaite à Friedland.



1. — LOUISE

LE roi de Prusse, Frédéric Guillaume III, ne savait où donner de la tête. Ah ! s'il avait adhéré à la troisième coalition ! Il aurait peut-être empêché le désastre d'Austerlitz ! Trop tard ! Sa femme, la reine Louise, belle, intelligente, enthousiaste, passionnée, le harcelait. Elle détestait Napoléon. Elle rêvait de libérer toute l'Allemagne. Elle secoua tellement son faible mari que celui-ci s'allia à l'Angleterre et à la Russie...



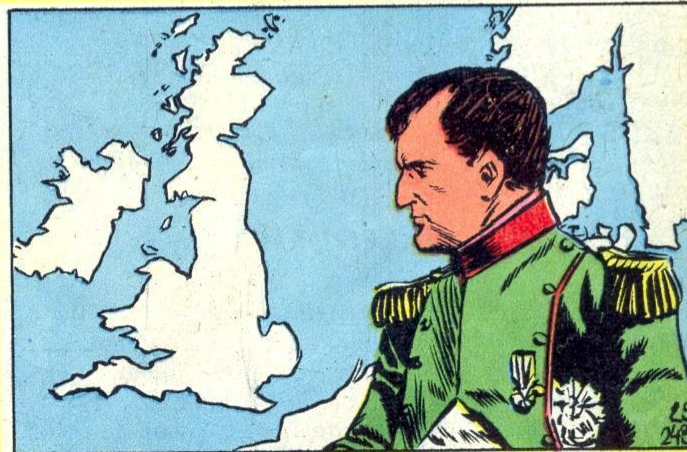
4. — TILSITT

LE tzar demanda la paix. Il rencontra Napoléon à Tilsitt sur un radeau, au milieu du Niémen. Etrange rencontre : Alexandre, blond, rose, long, ondoyant ; Napoléon, noir, basané, trapu, brusque. Les deux hommes se serrèrent la main. Ils sympathisaient. On fit la paix : la Prusse fut sacrifiée. On créa un « Grand Duché de Varsovie » — une Pologne — qu'on donna à l'électeur de Saxe devenu roi de Saxe, Jérôme Bonaparte « passa » roi de Westphalie.



2. — UN OURAGAN

C'ÉTAIT de la folie ! L'armée prussienne n'avait pas évolué depuis Frédéric II ! Napoléon reçut l'ultimatum le 1^{er} octobre 1806. Il fonça sur la Prusse et, le 14, tout était terminé ! Ce jour-là il avait démoli l'armée du prince de Hohenlohe, à Iena, pendant qu'à vingt kilomètres de là, à Auerstaedt, le maréchal Davout avait écrasé l'armée du duc de Brunswick. On vit alors un « ouragan de fuyards » jeter les armes et se rendre par milliers. Le 27, Napoléon entra à Berlin et s'installa au palais royal. Frédéric Guillaume III vint mendier la paix. Louise pleurait à fendre l'âme.



5. — LE DECRET DE BERLIN

L'AIGLE était au zénith de la puissance. Il n'y avait qu'une ombre au tableau : l'Angleterre restait en guerre. Seule, il est vrai, mais invulnérable et dangereuse puisqu'elle avait la mer et que la mer bloquait la terre... Et pourquoi la terre ne bloquait-elle pas la mer ? Le 26 novembre 1806, Napoléon avait signé à Berlin un décret... pour opposer au blocus maritime, le « blocus continental ».